L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 2 JUIN 1853.

Publiée et publiée par
G. C. WEISS & Comp.
Bureau-Propriétaire.
R. D. WHITE, R. MURPHY.
E. DUVERGER, R. M. BARBY.
Rue Royale, entre les CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 2 JUIN 1853.

Santa-Anna.

Nous avons déjà exprimé nos vues sur les antécédents du général Santa-Anna, du rappel de Santa-Anna au Mexique, et sur l'espoir que nous avons du rétablissement de l'ordre, qui est le nouvelle gérée de la république mexicaine, est rentré dans son pays avec la ferme résolution d'asservir le peuple qui l'avait renversé il y a cinq ans et d'en faire le docile instrument de son ambitieuse domination. Il n'a pas pu, jusqu'à présent, rétablir dans son pays l'ordre, mais il nous semble, non toutefois, que cela peut mieux éclatante que son élévation. Il nous revera au jour sur son chemin les libres et [illegible] l'Union, et son dernier cri sera [illegible] signal de l'annexion du Mexique à la [illegible] République du Nord.

La [illegible] Santa-Anna précipitera, ses [illegible] qui ne [illegible] déjà tous les esprits doués de quelque perspicacité. Il est impossible que la bonne intelligence règne longtemps entre notre gouvernement et celui de l'ennemi de l'Alamo. Celui-ci provoquera une crise qui soulèvera contre lui le peuple américain, et cette fois au lieu de rencontrer des ennemis au Mexique, nous serons accueillis en frères par les hommes honorables de toutes les opinions, qui préféreront le titre de citoyens américains à celui de vassaux. Ils aimeront mieux la liberté que leur promettent notre constitution et nos lois que le joug infamant auquel est venu les asservir un despote cruel et ambitieux. Ils apporte la perte de leur nationalité? Le Mexique d'ailleurs est-il encore une nationalité? C'est un mot vide de sens et que les classes dirigeantes du Mexique seraient heureuses d'échanger contre les [illegible] du gouvernement de l'Union et la sûreté. Santa-Anna ne [illegible] le peuple qui [illegible] ses idées que nous exprimons lui sont celles d'un homme de Sainte-Anne. Le rappel de Santa-Anna, dit-il, donne le droit de supposer que la politique future du général mexicain sera la continuation de sa politique passée. Et il ajoute avec raison que le Mexique sera condamné à se traîner encore dans l'ornière de l'ignorance, du fanatisme, de la misère et de la tyrannie, jusqu'au moment où la force des choses le placera sous l'égide régénératrice des Etats-Unis.

Nous avons bien qu'il existe au Mexique des préjugés d'autant plus violents à l'endroit des Américains qu'ils reposent sur des susceptibilités de religion et d'idiome. Santa-Anna et ses satellites se sont toujours appliqués à faire croire au peuple ignorant de campagne que le premier acte des Américains, si le Mexique s'annexait aux Etats-Unis, serait de fermer les églises catholiques et d'abolir la langue espagnole. Ces misérables ont reçu un éclatant démenti pendant la dernière guerre, mais là où les Américains n'ont point pénétré l'erreur est encore absolue. Elle se dissipera peut-être par nos communications deviendront plus fréquentes avec le Mexique, et elle tombera tout-à-fait le jour où la conséquence logique et irrésistible des événemens aura amené la fusion des deux républiques.

Ce jour est plus prochain peut être qu'on ne pense, car après le choix de Santa-Anna, qui est tout-à-fait comme facile de prévoir, la nation pour sortir de l'ère des révolutions et échapper à des fatales successions d'anarchie et de dictature qui la menacent d'une inévitable dissolution, tendra les mains aux Etats-Unis et demandera elle même l'annexion.

Nous avons dit que le retour de Santa-Anna au Mexique hâterait infiniment dont nous venons de parler. Comment pourrait-il en être autrement quand on réfléchit au déspotisme qu'exerce en ce moment l'ancien proscrit? Toutes les libertés supprimées, la presse muselée, le droit de réunion interdit, la justice violée, l'équité méconnue, la violence substituée à la loi, tel est le peuple qui dirait bientôt sous le joug comme le Mexique? Nous voisins a défaut d'énergie ont de généreux instincts, et lorsque la coupe de leur humiliation sera pleine ils bondiront sur quatre vents les suppôts de la tyrannie. Vorgueilleux dictateur sera lui même renversé du piédestal où il s'est hissé à l'aide de ses complices, et le Mexique sera alors jamais décrété de cet aventurier. Le passé de Santa-Anna est connu, ce serait pour le Mexique une honte de tolérer longtemps cet homme à la tête de son gouvernement. Veut-on savoir ce qu'il a été? Qu'on lise l'exquisse suivante:

Santa Anna est âgé d'environ soixante ans. Depuis a Vera Cruz, son père était Espagnol, jouissant d'une position honorable, mais trouble, de fortune; sa mère était Mexicaine. Il a une éducation ordinaire, et rien ne le chargé de ses parens que jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Il entra alors dans la maison de Barre de l'intendant de Vera Cruz, le comte de Davila, qui le prenait en grande affection, tel pour lui un second père et un puissant protecteur. Lorsqu'on lui conféra le grade de major, le jeune officier se laissa vaincre par la tête de cette fortune qui inspirent généralement les aumônes de ce genre à ceux qui en sont l'objet. Au contraire, il fut cet événement comme une différence, le considérant comme bien inférieur à son mérite personnel. La réponse qu'il fit à ses amis le félicitant sur sa promotion, devie un trait de vanité peu commune, et l'on dit qu'il vous venez a faire de moi un dieu, j'aspire à quelque chose de plus grand.

Les jeunes mauvaises habitudes l'inclinaient à la boisson que cet homme a le cesse de montrer dès le début de sa carrière publique.

Santa Anna resta attaché à la maison du gouverneur Davila jusqu'en 1820. Un an plus tard, il quitta Vera Cruz pour aller former, dans les contrées voisines, une armée rebelle à la tête de laquelle il vint combattre son dépositaire et son protecteur. Cette bande de paysans assiégea Vera Cruz et fut assez puissante pour forcer le général Davila à se retirer dans la forteresse de San Juan d'Ulloa. Après une série de victoires plus ou moins glorieuses pour les talents militaires de Santa Anna, il parvint enfin à détruire complètement la puissance de l'Espagne par toute l'étendue de sa riche et vaste colonie mexicaine.

Lorsque Santa Anna eut vaincu son vénérable protecteur, ce dernier lui prédit, dans une entrevue qu'ils eurent, qu'il était destiné à jouer un grand rôle dans l'histoire de son pays. Il ajouta, dit-on, cette prédiction, [illegible] pour le temps, un conseil peu honorable, mais qui n'en est pas moins l'oracle de tous les ambitieux sans principes. N'oubliez pas, lui dit-il, si vous voulez que ma prédiction se réalise, de vous ranger du côté du plus fort. Ce fut sans doute pour se conformer à ce précepte qu'il consulta Santa Anna s'associa au clergé pour contribuer ensuite le pouvoir dans sa main en devenant le suprême lieutenant du suprême chef de la République mexicaine. Le nom de cet homme résume une suite continue de révolutions et de contre-révolutions desquelles il est presque toujours sorti victorieux, ainsi que son retour en donne maintenant une preuve de plus.

Dans la vie privée, Santa Anna est un homme bon, agréable, ses manières sont affables et distinguées, son caractère est enjoué. Sa conversation est spirituelle et féconde. Il sait raconter avec beaucoup de charme une infinité d'anecdotes, dans la plupart desquelles il a joué un rôle important. Sa physionomie est intelligente, ses yeux sont grands, noirs, expressifs, mais ces qualités sont [illegible] d'autre souvent derrière elle que le pillage, le viol, le massacre et l'incendie. Le général Houston était destiné à mettre en terme au ravages de cette horde de barbares sur les bords du Rio Jacinto.

Santa Anna, enivré du sang de ses nombreuses victimes, était plein de joie en voyant le général Houston, pensant le résultat jusqu'à provoquer au combat qui devait être son tombeau, si la victoire se s'obtenait qu'à membre égal; il est vrai qu'en cette occasion les Texiens devaient être les vaincus, puisqu'ils n'étaient que sept cents contre plus de quinze cents Mexicains. Mais la valeur suppléa au nombre chez les défenseurs de la liberté et de la civilisation du progrès.

Lorsque le général Houston eut mis sa petite troupe en ordre de bataille, il lui adressa cette courte allocution:

Soldats citoyens! voilà l'ennemi de la patrie devant vous; désirez vous le combattre? — Oui! répondirent-ils d'une seule voix. — Très bien! reprit le général; mais souvenez-vous surtout qu'aux combattons pour la liberté et la mort! — Nous ne l'oublierons pas, répondit cette poignée de défenseurs de la jeune République.

Aussitôt, l'attaque commença au pas de charge et à la baïonnette. Dans moins d'une heure de temps, l'armée mexicaine fut détruite, dispersée ou faite prisonnière. Son cruel général en chef fut capturé dans le lit d'un arbre, le lendemain de la bataille, et sa défaite avait métamorphosé le tigre en colombe. Il offrit au général Houston d'évacuer le Texas, et d'en reconnaître l'indépendance, à condition qu'on lui accorderait la vie, la liberté et une escorte jusqu'au Mexique.

Les Texiens lui ont donné une noble leçon d'humanité en le renvoyant libre, ainsi que tous les prisonniers; mais ce seraient dans cette voie que Santa Anna cherchera à vaincre ses antagonistes.

Affaire Agnes Anderson.

Nous publions aujourd'hui, dans notre partie anglaise, une communication de M. Taylor, frère de la personne dont le nom qui a été cité dernièrement. M. Taylor déclare calomnieuse l'imputation dirigée contre son frère relativement au fait de séduction, et dit que si tous les témoins avaient été entendus, comme il avait le droit de l'espérer, l'innocence du défunt eut été clairement constatée. Il proteste ensuite contre les déclarations intéressées de M. Hennen, avocat d'Agnes Anderson, qui, devant le juge d'instruction et devant la Cour criminelle a représenté sa cliente comme victime de la séduction, et il lui propose de soumettre à des arbitres communs les preuves dont ils sont mutuellement nantis. M. Hennen n'a pas répondu à la lettre de M. Taylor, mais il a exprimé verbalement le désir que l'affaire en restât là.

Taxe des Chemins de Fer.

Les plaidoiries dans l'affaire du jury de police d'Alger contre la succession McDonogh, impliquant la constitutionnalité de la taxe en faveur des chemins de fer, ont été ouvertes hier devant la Cour Suprême. M. M. Cohen a pris la parole au nom de la Compagnie du chemin des Opelousas, et M. Durant a soutenu ensuite l'autre côté de la question. Il terminera en plaidoirie lundi prochain, et M. Randall Hunt terminera les débats.

CHEMIN DE FER DE LA COTE — Les bases de cette utile entreprise sont enfin arrêtées, et les livres de souscription viennent d'être ouverts. Les commissaires se sont réunis pour la première fois à Bâton Rouge le 23 du mois dernier. Ils ont décidé que des livres de souscription seraient ouverts à la Nouvelle Orléans, au bureau de James Robb, et sous les ordres des personnes suivantes: James Robb & Co., A. D. Kelly, Joseph Meurd, L. Mathews et H. R. Hill, à Bâton Rouge, sous la direction de D. D. Avery, W. S. Pike, G. S. Lacey, S. M. Hart, Dr. T. J. Burlington et W. F. Tennant, à la Côte, sous la direction des personnes suivantes: J. D. Schweiter, colonel H. Hogan, F. D. Carroll, W. B. Walker, J. A. McHatton, A. Sidney Robertson, D. F. Kenner et W. P. Welham.

AVOCAT DE DISTRICT. — M. GEORGE WILLIAMSON a été élu avocat de district dans le district judiciaire composé des paroisses Caddo et De Soto. Le scrutin a donné une légère majorité au M. Williamson, démocrate.

RÉCOLTES — Le *Madison Journal* nous apprend que les récoltes ont beaucoup souffert dans la paroisse. Le retard marcoutume des cholera a pas permis aux habitans de planter quand ils l'auraient voulu, et le froid et les pluies nombreuses ont nui au tort considérable aux plantations.

VIRGINIE — Aux dernières élections qui ont eu lieu en Virginie, quatre districts n'avaient point de candidats whigs pour le Congrès. Il n'y a eu dans tout l'Etat qu'un whig élu. Les démocrates y étaient arrangés de manière à assurer toute la délégation.

M. PETIN — Les personnes qui n'ont pas encore remis les listes dont elles avaient été chargées sont instamment priées de les transmettre aujourd'hui même, soit à M. Petin ou personne, soit à Pierre Pinard, rue Royale, 120, trésorier du comité de locomotion aérienne.

Le public montre un grand empressement à visiter l'appareil au moyen duquel M. Petin doit faire sa grande expérience, et une foule immense assistera sans doute dimanche prochain à l'ascension.

Nous apprenons avec plaisir que les billets se placent rapidement. La petite machine à vapeur installée à bord du navire aérien fonctionnera, si nous ne nous trompons, cette après-midi, à 5 ou 6 heures, et mettra l'hélice en mouvement aux yeux des spectateurs. Les personnes qui sont munies de leurs billets pour le jour de l'ascension ou qui en achèteront, auront le privilège de pénétrer dans l'enceinte de la Place.

On commencera à gonfler les ballons dès demain avec du gaz fourni par l'usine.

FEU D'ARTIFICE.—Nous croyons devoir rappeler qu'un magnifique feu d'artifice doit être tiré ce soir à 8 heures sur la Place Lafayette au bénéfice de l'Asile des Orphelins du district. C'est aux à-la-plus de ressources et les directeurs comptent sur la générosité publique pour continuer à recevoir des orphelins dans l'institution.

VENTE DE BONS.—Le délai pour acheter les $230,000 de bons 7 pour cent garantis par une première hypothèque sur l'Hôtel St Charles, a expiré hier. Nous apprenons que toute la série a été prise au pair, quelque favorable que soit ce résultat, nous devons convenir que nous nous attendions à mieux. Du 7 pour cent garanti par une première hypothèque vaut bien une légère prime; mais la Nile Orléanais n'est pas encore la ville où se peuvent traiter avec succès ce genre d'opérations financières.

Les propositions pour l'achat des bons 6 pour cent du chemin de fer de Jackson devaient être transmises hier à la compagnie, mais celle-ci avait déjà pris des mesures qui rendaient l'opération inutile.

CHRONIQUE LOCALE.

PREMIER COUP DE DISTRICT.—Le jury a rendu un verdict d'acquittement dans l'affaire de James Mooney, accusé d'avoir commis un assaut, à main armée, sur la personne de Patrick Lonagan.

L'affaire de Daniel Nolan, accusé du meurtre de Bernard Fitzpatrick, sera appelée aujourd'hui.

Encouragé par Christian Brodtmann a été accusé hier, devant le recorder Winter, d'avoir volé un pulmonaire, pièces de soulters et $10 en empiquant de faux prétextes. Christian a été arrêté et sera interrogé samedi.

VOL DE MONTRE—Albert Miller, qui est accusé d'avoir volé une montre à un capitaine de bord, à bord de la goélette Eagle, mouillée au Nouveau Bassin, a été conduit hier devant le recorder Winter, qui l'a renvoyé devant le premier cour du district.

VOL—Le nommé Francis Judge a été accusé hier devant le recorder Ramos d'avoir commis un vol dans le magasin des meubles de M. Grobenstein, rue Royale. L'interrogatoire n'a pas encore eu lieu.

ESCROQUERIE—Wm Smith, maître d'équipage du bateau à vapeur Frank Lyon, a accusé hier, devant le recorder Ramos, le nommé Auguste Adrien dit Turner, de s'être introduit, à environ quatorze milles de la Nile, Orléans, dans la chambre d'une dame et là, à la de quelques autres individus à l'Orléans, s'est en usant dans l'intention, sans doute, d'y enlever tout ce qu'il pourrait y trouver. L'accusé resta en prison jusqu'à ce que l'on ait pu lui trouver un cautionnement.

Le même individu avait déjà été arrêté comme suspect et avait été mis dans l'obligation de quitter continuellement ou de passer un mois à la maison de travail.

ARRESTATION—Deux esclaves nommés William et Thomas ont été arrêtés hier et conduits en prison, à la demande de John A. Leidenbrener qui les accuse d'être immodes, par une fenêtre de son fond, dans son magasin situé au coin des rues Nouveau Bassin et Magazine, et d'avoir enlevé une somme de $60 qui se trouvait dans le tiroir. Les accusés comparaîtront samedi devant le recorder Winter.

VOL ET RESTITUTION—Hier matin, de bonne heure, des voleurs ont enfoncé la porte de la maison d'un monsieur qui demeure dans la rue des Magasins et ont enlevé une grande quantité de bijoux, une montre et un portefeuille qui renfermait des valeurs. En s'apercevant qu'il avait été volé, le monsieur se rendit en poste au bureau du chef de police en qui s'était [illegible]. Mais quel fut son étonnement en arrivant chez lui, de trouver tous ses bijoux et son portefeuille. On n'avait pris qu'un billet de $5. La police n'a pas encore découvert ces singuliers voleurs.

ENLÈVEMENT D'UNE ESCLAVE.—John Perry, dit Negro, a été accusé hier, devant le recorder Winter, d'avoir, lundi dernier, enlevé la domestique nommé appartenant à Mme Virginia Myers qui demeure au coin des rue Julie et Carque. Qu'il ait eu un entre d'avoir reçu de l'argent qu'il avait avant été volé dans le pénitent. Perry comparaîtra de nouveau samedi devant le recorder du Premier District.

VIOLENT ASSAUT—John Lake a déclaré au recorder Ramos qu'il se trouvait hier dans le magasin de M. Berke, et que ce dernier lui a porté un violent coup à la figure, bien qu'il ne lui ait offert aucune provocation. Lake demande d'amener à cité laissé.

FAUX PRÉTEXTES—Stanislas Magny s'est plaint hier devant le recorder Ramos qu'il avait été volé par Constantin Rolland et F. Brémond qui tenaient un bureau de recrutement dans la rue de Philippe. Rolland avait été plaignant qu'il était directeur de la société d'émigration et Brémond, qu'il le mettrait à un place. Magny, en tant à un parole, l'a [illegible] dont il n'a pas reçu de nouvelles depuis lors. Les deux prévenus ont été mis en liberté, moyennant caution pour répondre de leur comparution.

RECORDER—Le recorder Winter a pratiqué hier la vente du corps de Bernard Kelly qui a été trouvé mort dans la maison de Mme Rolle, rue Royale. Le jury a rendu le verdict suivant: "mort d'une fièvre frénétique." Le défunt est né en Bordogne et était âgé de 38 ans.

UN PRIX MÉRITANT.—Une vieille dame nommée Mme Kornan a fait hier, devant le recorder Ramos, une réclamation contre un nommé Thos. Kornan, de l'autre côté. La pétition a reçu l'ordre d'arrêter Kornan.

FEUILLETON.

LA FILLEULE,

ROMAN PAR GEORGE SAND.

AFICHE.

XII.

Je trouvai mes vieux amis en bonne santé, et l'accueil qu'ils me firent me toucha vivement. Tout deux pleurèrent de joie et m'appelèrent leur enfant. Ils se réjouissaient de mon bien-être comme s'il eût été personnel. Je passai huit jours dans la région d'Ayon, bien décidé à ne pas gâter le bonheur d'aller à Saule avant d'avoir commencé ma mission et de m'être mis en mesure de la continuer sans interruption après ma première visite.

Au bout de la semaine, je pus donc me présenter. Cette fois j'étais encore revêtu de la blouse comme lorsque j'avais fait ma première entrée. Mais ce n'était plus par pauvreté que je me montrais ainsi. Je portais le costume, l'uniforme, si l'on veut de mon emploi.

J'arrivai à l'improviste et j'entrai par le parc, dont je connaissais les issues dérobées. C'était la même époque, j'ai pris, que celle de l'année précédente. La chaleur était encore bonne à sécurer, les arbres plaisaient sous les fruits, les jardins revêtaient cette seconde parure de fleurs-arrière-saison qui, pour être moins savoureuse que celle de printemps, n'en est que plus coquette et plus soignée.

Au détour d'une allée de bosquet qui aboutissait à la pelouse, je me trouvai tout à coup face à face avec Aulède. Elle était assise sur un banc et lisait à l'ombre, pendant que le vingt pas d'elle, Morena, l'œil de sa bonne, jouait sur l'herbe avec son ex nourrisson, la brebis noire. Morena était ravisée.

Aulède, en me voyant, ne put retenir un cri. Elle laissa tomber son livre, accourut dans mes bras et me baisa sur les deux joues avec l'effusion d'une sœur. Puis elle rougit, après, ne sut me rien dire, se rassit sur le banc en me faisant signe de m'asseoir auprès d'elle, et là, devenue tremblante, elle fit de vains efforts pour retenir ses larmes.

J'eus peur d'abord; je n'osais croire à tant de bonheur. Je pensai qu'un malheur était arrivé dans la famille ou qu'il lui était interdit que sa mère de me recevoir.... ou enfin qu'elle n'était laissé flancer à un autre que moi.

Il y avait rien de tout cela! Jamais ce bonté du ciel. J'étais aimé! Aussitôt que je l'eus compris, je cessai mes questions et ne demandai pas mieux la cause de ces larmes qui me ravissaient au fier. Elle avait pleuré de joie pour moi, une fois de douleur et une de joie. Quel plus naïf aveu pouvais-je exiger? Je n'ai jamais compris qu'un homme osât arracher à la femme qu'il vout aimer toute sa vie, une caresse ou un mot qui l'engage prématurément. C'est trouver le pudeur de l'âme, c'est violer la confiance, jusqu'à l'hymen complet des âmes, celui qui veut être véritablement aimé doit respecter la liberté et laisser grandir la confiance. Insensé celui qui croit avoir les droits du maître parce qu'il a surprin un moment d'émotion et arraché ce mot: « Je vous aime; après lequel la femme n'a pas plus encore plus de pouvoir de l'avoir dit qu'elle n'a éprouvé d'entraînement à le dire.

Non, non, je ne voulais pas l'obtenir ainsi! je voulais laisser venir un jour où elle me le dirait, sans publier et sans trembler, avec la joie dans l'âme et de la sérénité dans le regard.

Sa mère vint nous joindre et me montra une affection sincère. Dès les premières paroles, elle sut aussi trouvé le cœur mot qu'elle n'avait pas dit, car Aulède nous ayant quittés un instant pour aller me chercher un fileule, qu'il était tard, elle me parlait de son fils et de son bonheur dans tout droit dans les yeux et en me tenant les deux mains.

—Non, vous n'êtes pas un enfant. Vous êtes un homme de bien, et vous serez un homme de mérite. Je n'ai jamais vu un, mais je pressent je ne dis pas où, cela ne dépend pas de moi. Je ne vous en ai rien dit, mais ce n'est pas par l'abus de mon influence et de mon autorité. Mais je suis mère avant tout, et je dois veiller que le temps consacre la confiance et l'affection.

—Dit-elle, s'il le faut! m'écriai-je en lui baisant les mains.

—Hélas! dit-elle en souriant avec tristesse, dans dix ans, elle aura quarante!

—Ne cet-elle, cinquante répondis-je avec une fermeté qui frappa Mme Marange et dont elle ne a avoue depuis que j'ai pu avoir plus d'influence que qu'elle ne voulait.

Morena, qui marchait déjà seule, avec du pied d'une fleurette, s'approchait, ramène par petites pétoncs phénoménale, vint m'enlever une aux mains. Sa précocité était quelque chose de remarquable et tout je fus même un peu effrayé de voir le lire à sa mère adoptive. Elle me prit, lui dit d'une voix claire et avec une prononciation nette. Son vocabulaire était du double de mon plus étendu que celui des enfants de son âge. Ses traits aussi se dessinaient prématurément, et la beauté s'y laissait en dépit de la gentilesse. Quoique très brune, elle n'avait ni l'ardeur des cheveux, dans le teint et dans la peau, qu'une fut acceptable à la race européenne. La mère Flocho avait raison, pensai-je, elle est fille d'un *Archée d'Espagne*.

Aulède l'aimait trop. Elle se faisait son esclave avec un élan et une impérieuse qui rendait la tâche de l'enfant impatient et intervertir le mouvement. Si je l'eusse revoulu, elle eût nous fillèule, et plusieurs fois elle me reprocha d'être trop sévère. Un jour même elle me dit presque tratement que je ne l'aimais pas assez. J'ai compris, j'ai su depuis que, se regardant déjà comme ma femme, elle voulait que je me russe la perte de cet enfant. Mais je lui avoue donné et pour lequel aussitôt elle s'était serti des cutrailles de mère.

Je revins plusieurs fois à Saule durant mon exercice, et malgré, ayant, à force d'activité et d'ardeur, recueilli les échantillons qui en étaient le but, j'eus presque un mois de surplus pour me passer auprès d'Aulède.

On retarda pour moi la rentrée accoutumée à Paris, sans me le dire toutefois; mais les tendres condescendances de la mère prouvaient assez pour moi d'une transparence aloroable. Dans ses prétendans que Mme de Saule avait commencé à m'assurer paraître un instant chez elle l'année précédente, il n'était plus question. Mais en ce temps, Madame Marange recevait une lettre de quelque amie qui la blâmait de laisser à Saule vivre et hospitaliser ainsi un jeune homme parti convenable. Aulède, avec une malicieuse ingénuité, se faisait lire ces lettres tout haut devant moi, et elle était ensuite avec moi gaîté qui me touchait jusqu'au fond de l'âme. Sa mère a eu rire aussi, et en somme, l'homme de quarante ans, si longtemps rêvé par madame Marange, devenait un mythe qui, faute de le forcer de relegier au nombre des fictions, comme Polyphème ou Cropémitaine.

Mais, en dépit de ce bon échange entre nous deux, et entre nous trois, qui pût donner un corps à la crainte ou à l'espérance. C'était comme une convention tacite de compter les uns sur les autres sans engager la conscience ni la liberté de personne. Le mot d'amour était toujours traduit dans la langue vulgaire de l'amitié; le mot de mariage n'était pas même prononcé. Aulède n'arrêtait pas son esprit sur l'éventualité d'une union plus intime que celle qui régnait entre nous. Pour toutes les satisfactions personnelles, c'était l'enfant le plus soumis à sa mère et le plus heureux que Dieu ait pu faire pour mal, une fois de douleur et une de joie. Quel plus naïf aveu pouvais-je exiger? Je n'ai jamais compris qu'un homme osât arracher à la femme qu'il vout aimer toute sa vie, une caresse ou un mot qui l'engage prématurément. C'est trouver le pudeur de l'âme, c'est violer la confiance, jusqu'à l'hymen complet des âmes, celui qui veut être véritablement aimé doit respecter la liberté et laisser grandir la confiance. Insensé celui qui croit avoir les droits du maître parce qu'il a surprin un moment d'émotion et arraché ce mot: « Je vous aime; après lequel la femme n'a pas plus encore plus de pouvoir de l'avoir dit qu'elle n'a éprouvé d'entraînement à le dire.

Non, non, je ne voulais pas l'obtenir ainsi! je voulais laisser venir un jour où elle me le dirait, sans publier et sans trembler, avec la joie dans l'âme et de la sérénité dans le regard.

Sa mère vint nous joindre et me montra une affection sincère. Dès les premières paroles, elle sut aussi trouvé le cœur mot qu'elle n'avait pas dit, car Aulède nous ayant quittés un instant pour aller me chercher un fileule, qu'il était tard, elle me parlait de son fils et de son bonheur dans tout droit dans les yeux et en me tenant les deux mains.

—Non, vous n'êtes pas un enfant. Vous êtes un homme de bien, et vous serez un homme de mérite. Je n'ai jamais vu un, mot: a présent je ne dis pas où, cela ne dépend pas de moi. Je ne vous en ai rien dit, mais ce n'est pas par l'abus de mon influence et de mon autorité. Mais je suis mère avant tout, et je dois veiller que le temps consacre la confiance et l'affection.

—Dit-elle, s'il le faut! m'écriai-je en lui baisant les mains.

—Hélas! dit-elle en souriant avec tristesse, dans dix ans, elle aura quarante!

—Ne cet-elle, cinquante répondis-je avec une fermeté qui frappa Mme Marange et dont elle ne a avoue depuis que j'ai pu avoir plus d'influence que qu'elle ne voulait.

Morena, qui marchait déjà seule, avec du pied d'une fleurette, s'approchait, ramène par petites pétoncs phénoménale, vint m'enlever une aux mains. Sa précocité était quelque chose de remarquable et tout je fus même un peu effrayé de voir le lire à sa mère adoptive. Elle me prit, lui dit d'une voix claire et avec une prononciation nette. Son vocabulaire était du double de mon plus étendu que celui des enfants de son âge. Ses traits aussi se dessinaient prématurément, et la beauté s'y laissait en dépit de la gentilesse. Quoique très brune, elle n'avait ni l'ardeur des cheveux, dans le teint et dans la peau, qu'une fut acceptable à la race européenne. La mère Flocho avait raison, pensai-je, elle est fille d'un *Archée d'Espagne*.

Aulède l'aimait trop. Elle se faisait son esclave avec un élan et une impérieuse qui rendait la tâche de l'enfant impatient et intervertir le mouvement. Si je l'eusse revoulu, elle eût nous fillèule, et plusieurs fois elle me reprocha d'être trop sévère. Un jour même elle me dit presque tratement que je ne l'aimais pas assez. J'ai compris, j'ai su depuis que, se regardant déjà comme ma femme, elle voulait que je me russe la perte de cet enfant. Mais je lui avoue donné et pour lequel aussitôt elle s'était serti des cutrailles de mère.

Je revins plusieurs fois à Saule durant mon exercice, et malgré, ayant, à force d'activité et d'ardeur, recueilli les échantillons qui en étaient le but, j'eus presque un mois de surplus pour me passer auprès d'Aulède.

On retarda pour moi la rentrée accoutumée à Paris, sans me le dire toutefois; mais les tendres condescendances de la mère prouvaient assez pour moi d'une transparence aloroable. Dans ses prétendans que Mme de Saule avait commencé à m'assurer paraître un instant chez elle l'année précédente, il n'était plus question. Mais en ce temps, Madame Marange recevait une lettre de quelque amie qui la blâmait de laisser à Saule vivre et hospitaliser ainsi un jeune homme parti convenable. Aulède, avec une malicieuse ingénuité, se faisait lire ces lettres tout haut devant moi, et elle était ensuite avec moi gaîté qui me touchait jusqu'au fond de l'âme. La mère a eu rire aussi, et en somme, l'homme de quarante ans, si longtemps rêvé par madame Marange, devenait un mythe qui, faute de le forcer de relegier au nombre des fictions, comme Polyphème ou Cropémitaine.

Mais, en dépit de ce bon échange entre nous deux, et entre nous trois, qui pût donner un corps à la crainte ou à l'espérance. C'était comme une convention tacite de compter les uns sur les autres sans engager la conscience ni la liberté de personne. Le mot d'amour était toujours traduit dans la langue vulgaire de l'amitié; le mot de mariage n'était pas même prononcé. Aulède n'arrêtait pas son esprit sur l'éventualité d'une union plus intime que celle qui régnait entre nous. Pour toutes les satisfactions personnelles, c'était l'enfant le plus soumis à sa mère et le plus heureux que Dieu ait pu faire pour mal, une fois de douleur et une de joie. Quel plus naïf aveu pouvais-je exiger? Je n'ai jamais compris qu'un homme osât arracher à la femme qu'il vout aimer toute sa vie, une caresse ou un mot qui l'engage prématurément. C'est trouver le pudeur de l'âme, c'est violer la confiance, jusqu'à l'hymen complet des âmes, celui qui veut être véritablement aimé doit respecter la liberté et laisser grandir la confiance. Insensé celui qui croit avoir les droits du maître parce qu'il a surprin un moment d'émotion et arraché ce mot: « Je vous aime; après lequel la femme n'a pas plus encore plus de pouvoir de l'avoir dit qu'elle n'a éprouvé d'entraînement à le dire.

Non, non, je ne voulais pas l'obtenir ainsi! je voulais laisser venir un jour où elle me le dirait, sans publier et sans trembler, avec la joie dans l'âme et de la sérénité dans le regard.

Sa mère vint nous joindre et me montra une affection sincère. Dès les premières paroles, elle sut aussi trouvé le cœur mot qu'elle n'avait pas dit, car Aulède nous ayant quittés un instant pour aller me chercher un fileule, qu'il était tard, elle me parlait de son fils et de son bonheur dans tout droit dans les yeux et en me tenant les deux mains.

—Non, vous n'êtes pas un enfant. Vous êtes un homme de bien, et vous serez un homme de mérite. Je n'ai jamais vu un, mot: a présent je ne dis pas où, cela ne dépend pas de moi. Je ne vous en ai rien dit, mais ce n'est pas par l'abus de mon influence et de mon autorité. Mais je suis mère avant tout, et je dois veiller que le temps consacre la confiance et l'affection.

—Dit-elle, s'il le faut! m'écriai-je en lui baisant les mains.

—Hélas! dit-elle en souriant avec tristesse, dans dix ans, elle aura quarante!

—Ne cet-elle, cinquante répondis-je avec une fermeté qui frappa Mme Marange et dont elle ne a avoue depuis que j'ai pu avoir plus d'influence que qu'elle ne voulait.

Morena, qui marchait déjà seule, avec du pied d'une fleurette, s'approchait, ramène par petites pétoncs phénoménale, vint m'enlever une aux mains. Sa précocité était quelque chose de remarquable et tout je fus même un peu effrayé de voir le lire à sa mère adoptive. Elle me prit, lui dit d'une voix claire et avec une prononciation nette. Son vocabulaire était du double de mon plus étendu que celui des enfants de son âge. Ses traits aussi se dessinaient prématurément, et la beauté s'y laissait en dépit de la gentilesse. Quoique très brune, elle n'avait ni l'ardeur des cheveux, dans le teint et dans la peau, qu'une fut acceptable à la race européenne. La mère Flocho avait raison, pensai-je, elle est fille d'un *Archée d'Espagne*.

Aulède l'aimait trop. Elle se faisait son esclave avec un élan et une impérieuse qui rendait la tâche de l'enfant impatient et intervertir le mouvement. Si je l'eusse revoulu, elle eût nous fillèule, et plusieurs fois elle me reprocha d'être trop sévère. Un jour même elle me dit presque tratement que je ne l'aimais pas assez. J'ai compris, j'ai su depuis que, se regardant déjà comme ma femme, elle voulait que je me russe la perte de cet enfant. Mais je lui avoue donné et pour lequel aussitôt elle s'était serti des cutrailles de mère.

Je revins plusieurs fois à Saule durant mon exercice, et malgré, ayant, à force d'activité et d'ardeur, recueilli les échantillons qui en étaient le but, j'eus presque un mois de surplus pour me passer auprès d'Aulède.

On retarda pour moi la rentrée accoutumée à Paris, sans me le dire toutefois; mais les tendres condescendances de la mère prouvaient assez pour moi d'une transparence aloroable. Dans ses prétendans que Mme de Saule avait commencé à m'assurer paraître un instant chez elle l'année précédente, il n'était plus question. Mais en ce temps, Madame Marange recevait une lettre de quelque amie qui la blâmait de laisser à Saule vivre et hospitaliser ainsi un jeune homme parti convenable. Aulède, avec une malicieuse ingénuité, se faisait lire ces lettres tout haut devant moi, et elle était ensuite avec moi gaîté qui me touchait jusqu'au fond de l'âme. La mère a eu rire aussi, et en somme, l'homme de quarante ans, si longtemps rêvé par madame Marange, devenait un mythe qui, faute de le forcer de relegier au nombre des fictions, comme Polyphème ou Cropémitaine.

Mais, en dépit de ce bon échange entre nous deux, et entre nous trois, qui pût donner un corps à la crainte ou à l'espérance. C'était comme une convention tacite de compter les uns sur les autres sans engager la conscience ni la liberté de personne. Le mot d'amour était toujours traduit dans la langue vulgaire de l'amitié; le mot de mariage n'était pas même prononcé. Aulède n'arrêtait pas son esprit sur l'éventualité d'une union plus intime que celle qui régnait entre nous. Pour toutes les satisfactions personnelles, c'était l'enfant le plus soumis à sa mère et le plus heureux que Dieu ait pu faire pour mal, une fois de douleur et une de joie. Quel plus naïf aveu pouvais-je exiger? Je n'ai jamais compris qu'un homme osât arracher à la femme qu'il vout aimer toute sa vie, une caresse ou un mot qui l'engage prématurément. C'est trouver le pudeur de l'âme, c'est violer la confiance, jusqu'à l'hymen complet des âmes, celui qui veut être véritablement aimé doit respecter la liberté et laisser grandir la confiance. Insensé celui qui croit avoir les droits du maître parce qu'il a surprin un moment d'émotion et arraché ce mot: « Je vous aime; après lequel la femme n'a pas plus encore plus de pouvoir de l'avoir dit qu'elle n'a éprouvé d'entraînement à le dire.

Non, non, je ne voulais pas l'obtenir ainsi! je voulais laisser venir un jour où elle me le dirait, sans publier et sans trembler, avec la joie dans l'âme et de la sérénité dans le regard.

Sa mère vint nous joindre et me montra une affection sincère. Dès les premières paroles, elle sut aussi trouvé le cœur mot qu'elle n'avait pas dit, car Aulède nous ayant quittés un instant pour aller me chercher un fileule, qu'il était tard, elle me parlait de son fils et de son bonheur dans tout droit dans les yeux et en me tenant les deux mains.

—Non, vous n'êtes pas un enfant. Vous êtes un homme de bien, et vous serez un homme de mérite. Je n'ai jamais vu un, mot: a présent je ne dis pas où, cela ne dépend pas de moi. Je ne vous en ai rien dit, mais ce n'est pas par l'abus de mon influence et de mon autorité. Mais je suis mère avant tout, et je dois veiller que le temps consacre la confiance et l'affection.

—Dit-elle, s'il le faut! m'écriai-je en lui baisant les mains.

—Hélas! dit-elle en souriant avec tristesse, dans dix ans, elle aura quarante!

—Ne cet-elle, cinquante répondis-je avec une fermeté qui frappa Mme Marange et dont elle ne a avoue depuis que j'ai pu avoir plus d'influence que qu'elle ne voulait.

Morena, qui marchait déjà seule, avec du pied d'une fleur